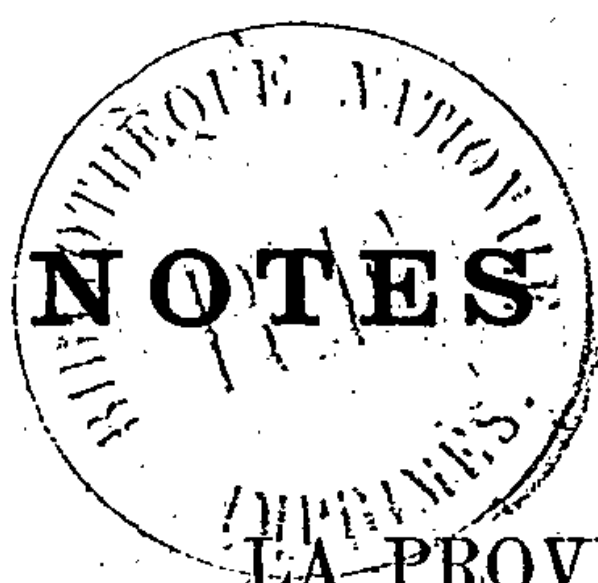

LES
BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT



NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155 et 160.)

Comptant donc sur l'appui des Sahari et de Ben Chennouf, El-Hadj ben Ganá faisait nommer son frère Bou Lakheras au commandement de Hodna, tandis que son neveu Ali bel Guidoum, associé à Ben Chennouf, allait se mettre à la tête des Oulad-Soula habitant le Zab-Chergui. Soutenu par la garnison du fort turc de Biskra et flanqué de deux membres de sa famille, la position pouvait paraître tenable au nouveau cheïkh El-Arab. Une circonstance favorable vint même donner quelque créance à cette opinion. La sécheresse avait été extrême cette année, et la grande tribu des Oulad-Naïl, ayant à se pourvoir de grains, offrit à Ben Ganá de se soumettre à lui. Ce fut un succès; les kebar des Oulad-Naïl amenés en triomphe à Constantine, Ben Ganá considéra dès lors sa tâche comme accomplie, et crut n'avoir plus qu'à jouir paisiblement du fruit de ses travaux sans

Revue africaine, 27^e année. N° 161 (SEPTEMBRE 1883). 22

s'exposer à de nouvelles aventures. Sur sa demande, Hosseïn-Bey le nommait en effet grand ministre auprès de lui. Mais quels malheurs cette haute dignité n'allait-elle pas provoquer dans le sein même de la famille, en allumant des ambitions multiples et des jalousies acharnées. Le Bey, qui n'avait rien à refuser à son beau-frère, et peu renseigné du reste sur les affaires du Sahara, donnait le titre de cheïkh El-Arab qu'il laissait disponible à son fils Mohammed Seghir ben Ganâ. A peine cette nomination était-elle connue, que Bou Lakharas accourait du Hodna pour réclamer, se disant frustré de ses droits. Le Bey annulait d'abord sa décision, comptant ainsi ne mécontenter personne, puis quelques jours après, sollicité d'autre part, il nommait cheïkh El-Arab Si Ali bel Guidoum ben Ganâ, le même qui, avons-nous vu plus haut, avait si mal réussi à Tougoart en tuant un marabout des Selmia. Dès lors éclata la jalousie chez Mohammed Seghir et Bou Lakharas. Et tout cela, ne l'oublions pas, pour un titre complètement fictif, celui de cheïkh El-Arab, qu'une même famille se disputait à Constantine, et que, pendant ce temps, le cheïkh Debbah ben Bou Okkaz, le vrai cheïkh indépendant, portait fièrement et sans rival dans le Sahara.

Hosseïn-Bey n'alla qu'une fois à Alger verser l'impôt de sa province. Mohammed bel Hadj ben Ganâ, qui l'accompagnait, succomba durant ce voyage ; les uns disent qu'il fut emprisonné ; d'autres qu'il fut frappé par le choléra qui faisait alors d'assez nombreuses victimes.

Mohammed Seghir, fils du défunt, revendiquait de nouveau, par droit d'héritage, le titre que portait son père ; mais c'est son oncle Brahim ben El-Hadj, qui en était revêtu. La mort d'Hosseïn-Bey suspendit un instant les compétitions. Cependant la discorde, dans la famille de Ben Ganâ, était plus vivace que jamais et allait provoquer l'explosion de sanglantes rancunes sous Inghiz-Bey, qui arriva au pouvoir en 1803. Le Bey Inghiz avait attaché à sa personne un Ben Zekri parent des Bou Okkaz et ennemi par conséquent des Ben Ganâ. Ceux-ci, tels que de paisibles rentiers, habitaient les uns à Constantine, les autres sur leurs terres de Redjaz, aux environs de Mila. Sous prétexte de chasser au sanglier, le fils du Bey amena Bou Lakharas et Ali

bel Guidoum dans la vallée de l'oued El-Kebir, et là s'empara de leur personne en même temps que Brahim bel Hadj, le cheïkh El-Arab *in partibus*, était lui-même arrêté dans sa maison de Constantine. Les trois Ben Ganâ, réunis dans une même prison, étaient étranglés le lendemain, à l'exception du plus jeune d'entre eux, Ali bel Guidoum. On attribue cette exécution tragique aux intrigues et aux dénonciations de Mohammed Seghir, leur neveu, qui, se considérant toujours frustré de ses droits héréditaires, se vengeait de ses rivaux en les faisant périr.

Le cheïkh El-Arab Debbah arrivait peu de jours après à Constantine, avec tous ses nomades, et recevait des mains d'Inghiz-Bey le burnous d'investiture et la confirmation de sa dignité. Les Ben Ganâ, expliquant les événements à leur façon, prétendent encore que les faveurs dont Debbah venait d'être l'objet en cette circonstance provenaient des sollicitations mêmes du vindicatif Mohammed Seghir, qui continuait de travailler à la perte de tous ses compétiteurs dans sa propre famille. Ils ajoutent qu'Ali bel Guidoum, outré de colère, se déclara alors en révolte dans la montagne de Metlili, où, attaqué par les troupes du Bey, il opposa une résistance si énergique que la colonne dut rebrousser chemin avec des pertes considérables. Un fait de cette importance et relativement récent aurait dû évidemment laisser quelque trace dans les souvenirs du pays ; mais il n'en est rien, et la biographie d'Inghiz-Bey ne le mentionne pas non plus. Du reste, ce Bey ne garda le pouvoir qu'une année, de 1803 à 1804. Il est véridique, néanmoins, qu'Ali bel Guidoum ben Ganâ, après avoir eu la satisfaction de tuer de ses mains son neveu Mohammed Seghir, cause des tourments de la famille, fut à son tour mis à mort par ordre du Bey Mamelouk qui gouvernait Constantine en 1818.

C'est encore sous le même Bey qu'un autre Ben Ganâ, du nom de Bel Messâï, fuyant de Biskra où il ne se sentait pas en sûreté, mourut empoisonné pendant sa marche, à l'endroit où se voit un monceau de pierres (entre El-Kantara et Batna, près l'oued Terfa), qui, depuis, a porté le nom de Neza-ben-Messâï. Ferhat ben Mohammed, encore un Ben Ganâ, surpris à la même époque par les Daouaouda, entre El-Kantara et El-Ksour, perdit

tous ses bagages et se sauva seul dans les montagnes de l'Aurès, au village de Menâa, où il ne tardait pas à mourir des suites de la terrible émotion qu'il venait d'éprouver dans cette bagarre.

Le Bey El-Mili, successeur du Bey Mamelouk, avait pour khalifa El-Hadj Ahmed, que nous retrouverons plus tard, en 1837, défendant Constantine contre l'armée française. Rappelons une dernière fois, pour l'intelligence des événements, qu'El-Hadj Ahmed était fils de Hadja Rekia, par conséquent neveu et cousin germain des Ben Ganâ. Comme il fallait le prévoir, les Ben Ganâ tombaient aussitôt en disgrâce, et le jeune Mohammed bel Hadj ben Ganâ (fils du premier Bou Lokhharas) était revêtu du titre de cheïkh El-Arab. Aussitôt le Sahara se révolte, et le Bey El-Mili est obligé d'entreprendre une expédition dans les Ziban pour y conduire et faire reconnaître l'autorité de son protégé. L'historien des Beys rapporte ainsi cet épisode : « Vers la fin de l'été 1819, le Bey El-Mili marcha contre les habitants de l'oasis d'Ourlal, qui s'étaient révoltés à l'instigation d'un nommé Debbah ben Bou Okkaz. Sa première attaque ne fut pas heureuse ; il dut reculer devant les forces imposantes de l'ennemi, et attendre, pour reprendre les hostilités, qu'il eût reçu de nouveaux renforts. Alors il fondit sur lui à l'improviste et le chargea si vigoureusement, que la victoire resta entre ses mains, non toutefois sans avoir éprouvé des pertes considérables. Satisfait de ce succès, et après avoir rançonné les vaincus et avoir détruit une grande partie de leurs palmiers, le Bey reprit la route de Constantine, où des exécutions sanglantes eurent lieu (1). »

Les Daouaouda reconnaissent, en effet, ce qui se passa à Ourlal, où les canons du Bey leur firent éprouver des pertes sensibles ; mais ils s'en consolent en ajoutant finement que, sans canons, ils causèrent tant de mal à la colonne expéditionnaire, qu'elle dut se borner à l'attaque de cet oasis et se retirer en ramenant avec elle à Constantine son cheïkh El-Arab Ben Ganâ, repoussé du Sahara.

(1) Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine*.

« Sous Brahim-Bey, dit la notice des Ben Ganâ, Mohammed
 » bel Hadj se démit volontairement de ses fonctions et conseilla
 » au Bey de donner le titre de cheïkh El-Arab à Ferhat, neveu
 » de Debbah, afin, est-il ajouté complaisamment, de fomenter la
 » désunion entre les différents membres de la famille des Bou
 » Okkaz. Ferhat, appelé à Constantine, était en effet investi, et,
 » comme on l'espérait, la mésintelligence éclatait entre Ferhat
 » et son oncle. »

Comme beaucoup d'autres renseignements de la même source, ce qui précède n'est pas précisément exact. El-Hadj Ahmed-Bey, khalifa de Brahim-Bey, s'était à tel point compromis par ses abus d'autorité, qu'il dut prendre la fuite pour échapper à la mort dont il était menacé. Les Ben Ganâ, ses parents, subirent les conséquences de cette chute. Mais ce n'est que sous le Bey Mamelouk, en 1821, après l'expédition de Tougourt racontée déjà dans ses moindres détails, que Ferhat prit le commandement des Arabes sahariens, en remplacement de son oncle Debbah, dont le grand âge paralysait l'action. Ce vieillard, qui, pendant quarante ans, dirigea les destinées du Sahara, succomba de colère à la suite d'un dernier complot ourdi contre lui par les Ben Ganâ et leur allié Ahmed bel-Hadj, le marabout, ou, pour mieux dire, le gardien du tombeau de Sidi Okba. Abusant de son caractère religieux pour s'ingérer dans les affaires politiques du pays, ce dernier adressa un rapport au Pacha d'Alger exposant que les Bou Okkaz étaient cause de tous les troubles du Sahara et de l'opposition qu'y rencontraient les Ben Ganâ, ses parents.

« Pour apporter un remède à l'état des choses, disait-il en concluant, faites mourir le cheïkh Debbah. Je vous promets de
 » tanner la peau de ce rebelle et de vous l'envoyer pleine de
 » sultanis ! »

La proposition parut si étrange au Pacha d'Alger, qu'il expédia cette lettre au Bey Mamelouk, gouverneur de Constantine, lequel étant, comme nous l'avons vu, l'ami des Bou Okkaz, la donna au cheïkh Debbah. On se figure l'effet produit par une telle communication. Les goums des Nomades partent aussitôt à

bride abattue vers Sidi Okba pour arrêter le marabout perfide. Celui-ci s'enferme dans sa zaouïa et se retire même au haut du minaret, afin de mieux braver les ennemis. La sainteté du lieu lui assurait un asile inviolable, et personne n'aurait osé pénétrer dans le sanctuaire.

Saïd, frère de Debbah, homme d'une piété exemplaire, d'une sagesse proverbiale, et dont la parole était par cela même très écoutée des Arabes, donne alors à haute voix lecture de l'infâme factum du santon, et ajoute qu'il y a damnation pour tous les bons musulmans de laisser un être infernal de cette espèce souiller davantage l'enceinte sacrée. Du haut du minaret, Bel Hadj, tremblant de peur, crie qu'il est innocent, que la lettre est fausse, il jure par Dieu n'avoir jamais eu la pensée de telles noirceurs. Mais l'indignation prédomine, la porte est enfoncée, et un serviteur du cheïkh Debbah, nommé El-Assel ben Mesbah, grimpe les gradins du minaret, coupe la tête du coupable et la jette au milieu de la foule, dont il calme ainsi la fureur.

Le vieux Debbah mourait peu de temps après de l'impression fâcheuse que cet événement avait laissé dans son esprit.

Nous avons déjà raconté la jeunesse de Ferhat ben Saïd et ses premières armes dans le Souf et à Tougourt. Ce personnage chevaleresque, qui a joué un rôle si important au moment de la conquête française, mérite un portrait plus complet. Celui qu'en a fait le colonel Séroka, d'après le récit de ses contemporains, est ce qu'il y a de plus fidèle. « Ferhat ben Saïd, dit-il, avait
 » une de ces organisations de fer qui ne se plaisent que dans la
 » lutte ; d'une bravoure impétueuse, généreux, simple et pieux,
 » il rappelle le type des premiers héros de l'Islamisme ; mais
 » son esprit inquiet, sans portée politique, impatient, incapable
 » de fixer un but et de le poursuivre avec persévérance, annihili-
 » lait tant de belles et brillantes qualités. Ferhat ben Saïd n'en
 » était pas moins très populaire, parce que ses qualités étaient
 » de celles qui frappent et saisissent tout le monde. Il était pe-
 » tit, mais comme il avait le buste très élevé, à cheval, il paraiss-
 » sait grand. Il était toujours vêtu très simplement, et quand on
 » le lui reprochait en vantant la richesse du costume de Ben

» Ganá, il répondait : la beauté des costumes est pour les femmes ; la beauté de l'homme est dans son bras et dans sa parole.

» Ben Braham, un cousin de Ferhat, avait embrassé le parti des Ben Ganá. Ben Braham était renommé comme tireur. Un jour, on demanda à Ferhat s'il se croyait aussi adroit. « Je n'en sais rien, je crois que dans un combat je pourrais le tuer tout aussi bien qu'il pourrait me tuer moi-même. Je ne sais pas comment je vise de loin ; dans la mêlée, je n'ai jamais lâché la détente de mon fusil avant que le bout de mon canon ne fût dans le burnous de mon ennemi. »

» La crédulité superstitieuse des indigènes prêtait à Ferhat un prestige surnaturel. Comme il n'avait jamais été blessé dans les nombreux combats dont il avait bravé plus d'une fois les chances terribles, on racontait qu'un saint marabout du Djurjura lui avait donné un talisman qui le rendait invincible par la poudre.... les balles s'amortissaient sur son corps, et quand, après le combat, il dénouait sa ceinture, les balles roulaient à ses pieds... Des chefs les plus intelligents du pays me le juraient encore hier !... »

De 1821 à 1826, Ferhat ben Saïd exerça paisiblement son commandement suprême dans le Sahara, où le nom des Ben Ganá n'était même plus prononcé. Une seule fois ils avaient, par des lettres expédiées de Constantine, où ils vivaient dans l'obscurité, poussé à la désobéissance les Rahman et les Selmia, leurs anciens partisans. Ferhat châtia ces rebelles avec tant de vigueur, que de longtemps aucune velléité de résistance ne se manifesta plus chez elles. Mais il suffit de la présence d'un homme pour bouleverser encore le pays, remettre tout en question. Cet homme était El-Hadj Ahmed-Bey, nommé en 1826 au commandement de la province de Constantine. Aussitôt, ses cousins les Ben Ganá quittaient avec empressement leur retraite de Constantine et allaient à sa rencontre jusqu'à El-Gouïâ, aux environs de Sétif, où s'étaient donné rendez-vous tous les amis du nouveau dignitaire.

Les premières paroles de Mohammed bel Hadj ben Ganá, en

abordant son parent, étaient celles-ci : « Apportes-tu du Pacha l'ordre de mettre à mort tous les Ben Zekri amis des Ben Okkaz ? C'est à cette condition seulement que je pourrai redevenir cheïkh El-Arab et te servir ! »

« En ce moment, je ne suis pas le maître absolu, répond le Bey. En même temps que moi, arrive un haut personnage envoyé par le Pacha ; c'est Yahia-Agha, qui a pour mission de châtier les Oulad-Soultan, dont l'impôt n'est pas payé depuis plusieurs années. Voici des lettres de recommandation ; vas le trouver, il est actuellement campé avec sa colonne dans les plaines du Hodna. Offre-lui tes services afin qu'il te soit favorable. Nous pourrons ensuite, dans ces conditions, régler nos comptes avec les Ben Zekri et les Bou Okkaz. »

Mohammed bel Hadj, doyen des Ben Ganâ, suivi des autres membres de sa famille, court auprès de Yahia-Agha, lui présente de beaux chevaux de gada, et propose de concourir à l'expédition entreprise contre les rebelles. Pendant que les troupes régulières aborderont les montagnes des Oulad-Soultan d'un côté, il est convenu que Ben Ganâ attaquera de l'autre avec les contingents arabes qu'il va rassembler. Les Sahari, alléchés par l'espoir du pillage, accourent à l'appel et se précipitent au galop sur les premiers villages des rebelles, qui, surpris, n'ont pas le temps de se mettre en défense. Avant que le Bach-Agha ait commencé les hostilités, Ben Ganâ se présente à son camp avec des centaines de têtes d'insurgés qu'il a fait couper. Le reste des Oulad-Soultan, terrifié par cette terrible boucherie, se soumet sans retard, et on a le soin de faire ressortir que tout le mérite du succès de la campagne revient à Mohammed bel Hadj ben Ganâ, qui reçoit officiellement le titre de cheïkh El-Arab.

Ferhat ben Saïd attendait de pied ferme dans les Ziban que ses ennemis revenus au pouvoir allassent le retrouver. Mais les Ben Zekri, ne se sentant guère en sûreté dans Constantine, n'attendirent pas qu'El-Hadj Ahmed-Bey eût fait son entrée à Constantine pour échapper à ses coups. Ils se réfugièrent, avec leurs familles et leurs richesses, au monastère du marabout Sidi Touaoui,

asile inviolable situé dans la montagne du Chettaba, qui se voit devant la ville en sortant par la porte Valée.

Quelque cruel et vindicatif que fût El-Hadj Ahmed, il n'osait cependant assouvir ses passions rancunières et celles de ses parents les Ben Ganâ, tant que Yahia-Agha séjournerait dans la province de Constantine. Mais après son départ, l'ère des atrocités s'inaugurait et se prolongeait durant une période de onze années, c'est-à-dire jusqu'au moment où Lamoricière et ses zouaves y mettaient un terme en plantant le drapeau protecteur de la France sur la brèche de Constantine.

Le crime de Sidi Touaoui fut le premier acte de ce règne odieux qui vit tomber tant de têtes. L'impression pénible ressentie par toute la population en fut immense. Pour s'en rendre compte aujourd'hui, il est indispensable de revoir les hommes en présence et les idées prédominantes de l'époque. Nous allons être obligés de faire, pour cela, un exposé rétrospectif. La légende surnaturelle y tient une large part.

Trois jeunes gens de Constantine, chassant un jour dans la vallée du Roumel, à l'époque de la moisson, apprenaient d'un berger que le marabout Sid Ahmed Zouaoui se trouvait par hasard de passage non loin de là, sur ses terres de Mechta-Nahar. Ils n'avaient jamais vu le saint personnage vénéré de toute la contrée, et par curiosité ou par crainte superstitieuse, ils allaient aussitôt le saluer et recevoir sa bénédiction.

D'après la croyance populaire, Sidi Zouaoui tenait de Dieu le don de deviner l'inconnu et de pressentir l'avenir.

- Sois le bienvenu, fils de l'Anafia, dit-il au premier des jeunes gens fils d'une Turque.
- » Et toi aussi, fils de Puldgia (Chrétienne convertie). Sa mère
- était, en effet, une esclave italienne.
- » Et toi également, fils de Bey. Ta femme te donnera bientôt
- » un fils qui deviendra Bey. »

Ce dernier était Mohammed Cherif, fils de l'ancien Bey Ahmed El-Colli, et marié depuis peu à Rekia, de la famille des Ben Ganâ. Quelques mois après, Rekia mettait au monde un enfant qui de-

venait plus tard El-Hadj Ahmed-Bey. La jeune mère n'était pas sans avoir été informée de la prédiction du saint marabout. Aussi, par reconnaissance, elle mit son enfant sous son patronage, en lui donnant le nom d'A Ahmed.

Dès que le bambin fut en état d'être sorti, Rekia allait en pèlerinage au monastère du marabout. Celui-ci imposait les mains sur la tête de son filleul, en présence de nombreux assistants, et prononçait ces paroles : « Sois béni, Caïd ; sois béni, Khalifa ; » sois béni, Bey (1). Mais tu seras le dernier des Beys de Constantine !... »

Comme on paraissait s'étonner et accueillir avec un sourire incrédule cette conclusion prophétique, Sidi Zouaoui, posant de nouveau les mains sur l'enfant, ajoutait :

« Que de calamités jailliront de cette tête ! Mon prestige sacré » en sera même atteint ; heureusement qu'alors je ne serai plus » de ce monde ! »

Rekia resta toute sa vie frappée de ces sombres présages. Chaque fois que son influence maternelle réussit à l'emporter, elle modéra les débordements de son fils. Mais, d'enfant terrible, Ahmed-Bey devint homme féroce.

Les Ben Zekri et autres familles notables, telles que les Ben Námoun, les Ben El-Abiod et autres, avec lesquelles le Bey avait eu des démêlés dans sa jeunesse, s'étaient donc réfugiés au monastère de Sidi Zouaoui, comptant n'avoir rien à craindre dans cet asile. Mais ni le respect humain, pas plus que le sentiment religieux, ne pouvaient arrêter la haine de leurs ennemis disposant du pouvoir. Leur mort était décidée dans un conciliabule auquel, sous la présidence du Bey, assistaient Mohammed bel Hadj ben Ganâ, Bou Akkaz ben Achour, cheïkh du Ferdjioua, et Ayeddin, cheïkh de Louara.

Il fallut environ six mois à Mohammed bel Hadj ben Ganâ, qui, comme nous l'avons dit, avait été investi du titre de cheïkh El-Arab, pour rassembler ses partisans des Selmia, Rahman, Sa-

(1) El-Hadj Ahmed est passé par ces trois échelons hiérarchiques, durant sa carrière.

hari et Bou-Azid désertant la cause des Douaouda en révolte dans le Sud contre le nouvel état de choses. Ce noyau de forces réunies, le moment d'exécuter l'arrêt de mort parut favorable. Afin de n'assumer aucune responsabilité et sauver les apparences vis-à-vis du Pacha d'Alger, le Bey cependant ne pouvait ni prêter son concours, ni assister, même de Constantine, au drame sanglant qui se préparait. Il partait donc avec ses troupes dans la direction de la frontière Tunisienne, où il avait d'autres hécatombes humaines à accomplir plus librement dans la famille des Harar, seigneurs des Hanencha (1). Une fois là, ses émissaires parlaient donner le signal. Au point du jour, les Nomades de Ben Ganâ, les contingents kabyles des Ferdjioua et des Louara gravissaient en les cernant de tous côtés les escarpements de la montagne de Sidi Zouaoui. La défense était désespérée; de part et d'autre, il y eut de nombreuses victimes. Comme l'avait prédit jadis le marabout, le sanctuaire où reposait sa dépouille mortelle, dans lequel, à bout de forces, s'étaient réfugiés les derniers survivants de la lutte était lui-même rempli de sang et de cadavres.

Le même jour, les meurtriers expédiaient au Bey, chez les Hannaba, seize têtes, témoignage de l'accomplissement du forfait. C'étaient celles des principaux personnages dont on avait juré de se débarrasser. On rapporte que le Bey eut un rire sardonique en voyant aligner devant sa tente ce barbare trophée, et que, non assouvi, il trouva encore des paroles insultantes pour chaque tête en constatant son identité. Mais voici en quels termes cyniques et mensongers il rendit compte à Alger de cette révoltante tuerie :

« Étant chez les Hanencha, j'ai reçu à deux reprises la nouvelle que les Oulad-ben-Zekri, les Oulad-ben-Nâmoun et ceux qui étaient avec eux se préparaient à fuir en Tunisie. J'ai envoyé quelques gens pour s'assurer du fait et le fait m'a été confirmé. J'ai prié le cheïkh El-Arab et le cheïkh Ben Achour de donner comme garantie mon chapelet et l'aman à ces gens-

(1) Voir dans la *Revue africaine* ma monographie des Harar.

» là pour les faire revenir à nous. J'avais prescrit de leur parler
 » raison, de leur persuader qu'ils n'avaient rien à craindre, mais
 » qu'ils ne devaient pas rester où ils se trouvaient. J'avais or-
 » donné au cheïkh El-Arab et à ses gens de s'éloigner, pour
 » éviter quelque trahison. Ils se sont éloignés, en effet, se bor-
 » nant à leur envoyer quelques émissaires de paix porteurs du
 » chapelet et de l'aman. Mais les récalcitrants n'ont répondu à
 » ces paroles de paix que par la poudre. Ils ont tué deux servi-
 » teurs de Ben Achour et ont blessé plusieurs autres du cheïkh
 » El-Arab. Alors ceux-ci ont tiré sur eux et les ont tués. Trois
 » seulement n'ont pas été atteints par la décharge : un des Ben
 » Zekri, un Ben Nâmour et Smari, qui était jadis kaïd. Les dé-
 » sordres de ces gens-là causaient des ennuis à la population.
 » J'ai patienté jusqu'au moment où, par la volonté de Dieu, est
 » advenu ce qui précède. »

(1)

Septembre 1827.

L'indignation fut générale et les faveurs accordées aux uns, les châtiments infligés aux autres réveillèrent les jalousies et les rancunes personnelles. Un marabout en odeur de sainteté dans toute la contrée, Sidi El-Kaoussin El-Guechi, des environs de Constantine, qu'il n'est guère permis de suspecter de passion ou d'erreur, nous a laissé son appréciation sur ces événements. Contemporain des premiers Ben Ganâ, modestes artisans, il assistait à leur élévation et aux procédés employés pour débayer leur route de tout obstacle en écrasant les meilleures familles du pays. Il lança sur la politique du jour de sévères remontrances à travers lesquelles les personnages en scène se reconnaissent aisément.

(1) Traduction de la lettre autographe faisant partie de la collection de documents que m'a communiqués feu M. d'Houdetot, d'Alger.

Par Dieu, impudique parmi les impudiques,
 Tu deviendras donc comme une chienne en folie.
 Ne te débarrasseras-tu jamais des sofs
 A cause de ton pitoyable esprit ?
 Tes hommes valeureux deviennent timides.
 Tes pieds prennent la place de la tête
 Et la tête est foulée aux pieds.
 O quel malheur, ô Constantine
 Que tes hommes distingués soient
 Ainsi avilis !

والله يا هجالة الهجائل حتى تعودى كالكلبة الصاروب
 ولا تخلأى من الصوب ومن راىك التالوب
 يعود شجيعك خايوب يصير كراعك راس
 ورأسك محنى تحت الناس ملاء يا فسنطينة من العزيز يذل

La mort des Ben Zekri exerçant de père en fils de hauts emplois auprès des Beys de Constantine, débarrassait les Ben Ganá d'une famille hostile, mais n'avancait guère leurs affaires dans le Sahara, où, sans racines après plusieurs années d'effacement et sans l'appui des troupes régulières, ils ne pouvaient exercer qu'un pouvoir contesté et éphémère. Les Sahari eux-mêmes, dont la mission était de les soutenir, faisaient preuve d'indocilité. « Les » Sahari ont mangé les cultures des gens de Biskra, écrivait un » an après El-Hadj Ahmed Bey, dans un rapport au Pacha. La » population de cette oasis a livré combat aux pillards et leur a » tué ou blessé dix-sept hommes. Mais de notre côté trois janis- » saires de la garnison du fort ont été tués aussi. *Le cheikh El-* » *Arab (Ben Ganá)* n'a pas d'autorité. Nous serons obligés d'at- » tendre que les Sahari viennent l'été prochain dans le Tell » pour les punir et leur faire restituer ce qu'ils ont pris aux » habitants de Biskra (1). »

(1) Lettre arabe de la collection d'autographes de M. d'Houdetot.

De cet aveu irrécusable du Bey lui-même, il ressort que l'ascendant du chef arabe de son choix ne s'étendait guère encore à cette époque au delà du champ de tir du fortin de Biskra. Ce n'est qu'après quatre années d'efforts, de faveurs accordées aux habitants que celui-ci parvenait à gagner à son parti — à son sof — les quelques tribus nomades hostiles aux Ben-Okkaz.

Telle était la situation en 1830 quand on apprit le débarquement de l'armée française sur la côte d'Afrique. Devant l'annonce de la guerre sainte contre les chrétiens envahisseurs, la plupart des tribus avaient pris les armes et on devait supposer que toutes les haines particulières allaient s'éteindre. La famille féodale des Bou-Okkaz et plusieurs de ses alliés, à qui il répugnait de marcher sous les ordres du Bey de Constantine, ne répondaient pas à l'appel suprême qui leur était adressé par le Pacha au nom de la religion et de l'indépendance. Il faut néanmoins reconnaître qu'El-Hadj Ahmed et les contingents qui l'avaient suivi accomplirent des prodiges de valeur dans les différents combats livrés à l'armée française.

La nouvelle de la prise d'Alger ne tarda pas à se répandre dans la province de Constantine et tous ceux qui avaient eu à souffrir du régime spoliateur des Turcs, commençaient à s'agiter ouvertement et à déclarer qu'ils n'obéiraient plus aux Beys. Plusieurs tribus se donnaient même un chef nommé *Bey el Amma* — le Bey du peuple.

Cependant El-Hadj Ahmed, après son héroïque défense du territoire algérien et la vue de la chute de son seigneur Hussein Pacha, comprenait qu'il était grand temps de sauver son gouvernement de l'Est. Rassemblant tous les Turcs qui voulurent le suivre, tous les Algériens fanatiques qui fuyaient le contact du chrétien, il reprenait avec ce petit corps d'armée le chemin de Constantine. Ce n'est que par adresse, par astuce, en faisant des promesses impossibles à tenir, qu'il parvint à ramener à lui quelques chefs influents, qu'il se créa même des partisans parmi ceux qui avaient juré de le repousser s'il reparaisait dans la province de Constantine. La puissante tribu des Rira de

Sétif n'attendait qu'un signe pour courir sur le Bey et lui barrer le chemin. Les Eulma, les Amer, les Oulad-Abd-en-Nour étaient dans les mêmes dispositions, et Ben El-Guendouz, l'un des membres de la grande famille des Mokrani de la Medjana, était de ce côté à la tête du mouvement. Le Bey, prévenu de la levée de boucliers, s'adressa dans chaque famille à ceux qui étaient les ennemis, les compétiteurs du chef en fonctions. C'est ainsi qu'il se fit livrer, par ses propres parents, pieds et poings liés, Ben El-Guendouz El-Mokrani. Dès ce moment Abd-es-Selam Mokrani, le nouvel élu dans la Medjana, réunit ses partisans, ses futures créatures, intrigua en faveur du Bey, et, en un mot, lui prêta main-forte pour assurer sa marche vers Constantine. El-Hadj Ahmed, pendant sa route, n'eut à repousser que quelques attaques partielles, et atteignit la station de Aïn-Kareb sans avoir éprouvé de pertes sérieuses. Le lendemain il couchait à Drâ-Toubal mais la famille et les gens de Ben El-Guendouz El-Mokrani l'avaient déjà devancé dans la tribu des Oulad-en-Nour. Ben El-Guendouz avait une fille d'une ravissante beauté, mariée au kaïd des Amer, laquelle courant de douar en douar, échevelée et la figure dévoilée, contrairement aux usages arabes, réussit sans peine à exalter les populations pour délivrer son père. El-Hadj Ahmed emmenait en effet ce Mokrani à Constantine comme prisonnier et otage. Son bivouac était établi à Drâ-Toubal. Le lendemain, au point du jour, quand il allait se mettre en marche, son campement était complètement entouré par plus de trois mille cavaliers. En cette circonstance, El-Hadj Ahmed prouvait qu'il ne reculait devant aucun obstacle, et il donnait un exemple éclatant de son adresse, je dirai même du talent qu'il possédait pour dominer les Arabes et les faire mouvoir selon ses vues. Cerné par un ennemi aussi nombreux qu'exalté, trop inférieur en force pour résister, il recommandait à son monde de n'engager aucune lutte, de se tenir immobile dans le camp. En même temps, il faisait avancer vers les agresseurs quelques adroits personnages dont la parole éloquente et persuasive devait calmer les esprits, refroidir leur humeur belliqueuse, en un mot gagner du temps. C'est, qu'en effet, le Bey s'attendait à chaque minute à être secouru. Prévenu des intentions hostiles des tribus dont il devait

traverser le territoire, il avait, dès son arrivée dans la Medjana, envoyé plusieurs courriers à ses oncles les Ben Ganâ, campés à Oum-El-Asnam, près de Batna, pour qu'ils accourussent à sa rencontre avec les nomades, leurs partisans. Le Bey connaissait bien les Arabes et leur caractère. Les masses s'exaltent avec une rapidité et une fureur qui tient du délire ; mais aussi il n'est pas de peuple plus léger, plus inconstant dans ses passions. Avec le temps il se calme, il abandonne et oublie l'idée qui lui souriait au début, il redevient indifférent et retombe comme un enfant dans ce calme, cette insensibilité qui le caractérise.

Les Oulad-Abd-en-Nour délèguent l'un des leurs, du nom de Seddik, pour demander au Bey la mise en liberté du Mokrani, son prisonnier. On ignore ce qui se passa entre le Bey et Seddik ; mais on doit admettre que ce dernier se laissa gagner par le Bey. La conduite qu'il tint plus tard le prouva suffisamment. Quoiqu'il en soit, Seddik, revenant auprès des siens, leur faisait connaître que le Bey consentait à relâcher Mokrani, à condition que lui Seddik donnerait ses deux frères en otage. Cet arrangement paraît convenir aux assaillants. Seddik s'éloigne en effet sous le prétexte d'aller chercher ses frères, campés à une journée de distance et se fait accompagner par beaucoup de ses compagnons venus pour faire le coup de feu contre le Bey. Une sorte de suspension d'armes s'établit tacitement de part et d'autre. A la tombée de la nuit la majeure partie des rebelles, sans provisions, s'éloigne peu à peu et par groupes, afin d'aller passer la nuit et manger dans les douars environnants. En raison de la distance à parcourir, Seddik et ses frères ne pouvaient reparaître que le lendemain dans la soirée.

Dès que El-Hadj Ahmed aperçoit la campagne libre, il profite de l'obscurité et se met en marche sans bruit pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, qui, à la première alerte, peut accourir à toute bride.

Au point du jour, les groupes des tribus sont de nouveau sur pied ; mais quelle n'est pas leur surprise en ne revoyant plus le camp du Bey. Ils trouvent seulement sur l'emplacement de ce camp une fosse fraîchement comblée, et, dans cette fosse, le cadavre de Mokrani, étranglé depuis quelques heures à peine.

Tous les contingents mystifiés et exaspérés se mettent aussitôt à la poursuite des fugitifs et les atteignent à la crête de Kaf-Tazerout. Le Bey fait arrêter sa colonne, se fortifie derrière ses bagages, formant comme une enceinte autour de son monde. Il est probable qu'il eût succombé, si le secours attendu n'était arrivé à temps. L'histoire des Beys de Constantine aurait eu à enregistrer un désastre semblable à celui d'Osman Bey, en 1804, dans la Kabylie. El-Hadj Ahmed en parlait souvent, lorsqu'à ses familiers il racontait plus tard les diverses phases de son existence. Au moment où, réduit à la dernière extrémité, il était sur le point de succomber sous les coups d'un ennemi irrité, les Ben-Ganâ et les Sahariens paraissaient et prenaient l'offensive. Ils dégageaient le Bey, après avoir coupé plusieurs têtes aux contingents des tribus coalisées.

L. Charles FÉRAUD.

(*A suivre.*)